

« Plaisante justice qu'une rivière borne, vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà » disait Blaise Pascal, et il ne faisait que reprendre la phrase de Montaigne, un auteur qu'il avait lu attentivement et dont il reprenait les pensées pour leur donner un sens le plus souvent très différent : « Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà ? » Ces deux phrases expriment le même doute, la même interrogation sur les jugements des hommes qui seraient marqués par la contingence, l'erreur, l'incertitude. Cela signifie-t-il que la vérité est relative, qu'il n'y a pas d'affirmation que l'on ne puisse mettre en doute ? À l'aide des œuvres de Laclos, Hannah Arendt et Musset au programme cette année, nous pourrions affirmer que chacun voit parfois midi à sa porte et qu'ainsi la vérité de l'un est aussi l'erreur de l'autre ; puis nous constaterons que certaines vérités s'imposent à tous. Enfin, nous essaierons de montrer que si certaines appréciations de la réalité ne sont pas unanimement partagées, c'est qu'elles vont à l'encontre des intérêts de ceux avec qui on tente de les partager.

Il est généralement admis que les points de vue sont multiples sur le monde qui nous entoure, et qu'il est difficile de s'accorder sur ce que nous voyons. Dans le roman de Laclos, on peut citer les points de vue divergents de la présidente de Tourvel et du vicomte : tandis que la première privilégie l'obéissance aux normes sociales et religieuses, l'autre ne croit qu'en son propre plaisir, et ce plaisir réside dans la violation des règles. Chacun est intimement persuadé que c'est ainsi et pas autrement que le monde fonctionne.

Même chose chez Hannah Arendt, où l'on constate que les vérités admises par les uns sont vues comme des mensonges par les autres : quand les Américains voient le bloc communiste comme monolithique, les Chinois sont en fait tout prêts à s'allier avec eux pour ne pas dépendre de l'URSS.

Enfin, Alfred de Musset nous montre des conceptions du monde radicalement opposées dans le dialogue entre la marquise et le duc, où l'une défend une politique de ralliement du peuple, tandis que l'autre compte plutôt sur la force pour se maintenir au pouvoir.

Mais il y a aussi des idées et des faits qui sont incontestablement vrais, et qui ne souffrent pas de discussion : le réel se rappelle aux héros des *Liaisons dangereuses* quand Cécile tombe enceinte, ou lorsque la marquise voit tous ses crimes étalés sur la place

publique. Il faut bien admettre ces évidences, et il ne sert à rien de les nier.

Dans les essais de la philosophe d'origine allemande, ce sont les vérités de raison qui peuvent être temporairement oubliées, mais qui attendront toujours d'être redécouvertes par quelqu'un d'autre. Même la philosophie de Platon a un tel caractère d'évidence pour elle que l'on aurait bien fini par l'exprimer à un autre moment de l'histoire, au besoin.

Quant à Alfred de Musset, il nous montre du doigt l'inévitable, l'incontestable : la mort. Lorsque les étudiants se révoltent après la mort du duc, l'un d'eux s'écrie « Nous voulons mourir pour nos droits ! » et le soldat lui rétorque « Meurs donc ». C'est avec la même résignation que Philippe Strozzi accueille l'empoisonnement de sa fille, ou Lorenzo son propre destin, qui est d'être assassiné.

En réalité, toutes les fois qu'une vérité est niée, contestée, rejetée, c'est parce qu'une personne ou un groupe y perçoit un dommage, un préjudice à son encontre.

La marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont utilisent ainsi le mensonge pour parvenir à leurs fins, qui est pour l'une la vengeance à l'égard de Gercourt, et pour l'autre la conquête d'une femme qui représente pour lui le summum de la difficulté.

Chez Hannah Arendt, il est clair que c'est pour consolider son pouvoir que Staline a nié le rôle de Trotski dans la Révolution d'octobre, et elle rappelle (en citant Hobbes) que même les considérations sur les angles d'un triangle seraient l'objet d'une persécution et de bûchers s'il s'avérait qu'elles soient contraires à la « domination » d'un homme.

En ce qui concerne Lorenzaccio, il constate avec amertume que les idéaux républicains n'ont pas assez de force pour lutter contre la corruption généralisée : il ne sait que trop bien que l'or ferme les bouches et achète les consciences. Il a bien peu souvent rencontré des refus quand il a fait le métier de « ruffian » pour Alexandre, et dans sa propre famille, un poste d'ambassadeur ou un privilège commercial éteint tout scrupule moral. Alors Côme de Médicis est peut-être bien « un planteur de choux » mais il héritera du pouvoir d'Alexandre.

...